



HAL
open science

Appréhender les Phéniciens en Sicile. Pour une relecture de l’“Archéologie sicilienne” de Thucydide (VI, 1, 1-2)

Corinne Bonnet

► To cite this version:

Corinne Bonnet. Appréhender les Phéniciens en Sicile. Pour une relecture de l’“Archéologie sicilienne” de Thucydide (VI, 1, 1-2). Pallas. Revue d’études antiques, 2009, 79, pp.27-40. hal-01852127

HAL Id: hal-01852127

<https://hal.science/hal-01852127>

Submitted on 31 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Appréhender les Phéniciens en Sicile. Pour une relecture de l'« Archéologie sicilienne » de Thucydide (VI, 1, 1-2)¹

Corinne BONNET
Université de Toulouse II-Le Mirail

1. La « mémoire coloniale »² grecque relative au peuplement de la Sicile

Il peut sembler paradoxal, dans le cadre d'un dossier consacré à l'« Actualité de la recherche sur la Sicile antique », de ressasser un « vieux texte » comme l'Archéologie de Thucydide, figurant en ouverture de son livre VI. Il y a, cependant, à ce parti-pris plusieurs raisons. D'une part, il n'est guère dans mes compétences de faire le point sur les diverses découvertes archéologiques dans le domaine punique de Sicile – je songe par exemple au dossier du cothon de Mozia revisité par la Mission archéologique de La Sapienza conduite par Lorenzo Nigro³ -; d'autre part, sur le plan épigraphique, que je connais mieux, on n'enregistre pas de nouveautés marquantes, ni d'accroissement sensible du corpus⁴; enfin, le texte de Thucydide n'a, à mon sens, pas fait l'objet, de la part des spécialistes du monde phénicien et punique, d'une analyse suffisamment approfondie. Ce passage est presque systématiquement cité, mais sa portée effective n'est pas vraiment l'objet d'une analyse

1 Mes plus vifs remerciements vont à Daniela Bonanno et Pascal Payen pour leurs suggestions très stimulantes et leur aide pratique.

2 Sur ce concept et sa portée pour les historiens des colonisations contemporaines, voir Dulucq *et al.*, 2007. Je l'utilise ici pour souligner le fait que le témoignage de Thucydide, et de bien d'autres auteurs grecs, sur la colonisation en Sicile relève d'une lecture sélective et orientée des événements.

3 Nigro, 2004 et 2005.

4 On compte environ 270 inscriptions phéniciennes et puniques provenant des sites siciliens, comme Mozia, Lilybée, Palerme, Sélinonte, Eryx, Grotta Regina... Pour un premier aperçu des apports de ce corpus au domaine culturel en particulier, Bonnet, 2006, p. 205-216. On signalera, malgré tout, parmi les nouveautés intéressantes, la relecture de l'inscription carthaginoise CIS I, 5510 par Amadasi Guzzo, 2006, p. 693-702, qui relie les circonstances du don à Tanit et Baal Hammon aux événements de 405 av. J.-C., lorsqu'Agrigente fut prise par les Carthaginois, dans le cadre du conflit opposant Sélinonte et Ségeste, événements narrés, avec certaines différences, par Diodore (XIII, 43; 80,2; 86; 111-112).

critique. Mon objectif, dans ces pages, est donc de questionner la valeur de ce témoignage quant aux circonstances et aux modalités de l'arrivée des Phéniciens en Sicile. Pour ce faire, il faut pénétrer en profondeur dans la logique du texte et s'efforcer de comprendre les cadres mentaux et le contexte politique qui l'ont inspiré. Regarder, en somme, ce « vieux texte » avec des yeux sinon nouveaux, du moins plus perspicaces.

La Sicile antique est, chacun le sait, une terre multiculturelle⁵. Pendant longtemps, dans l'historiographie antique (notamment chez Thucydide, comme nous allons le voir), puis moderne, on a distingué deux « strates » ethniques dans le peuplement de l'île : d'une part, tous les groupes qui relèvent de la catégorie des « Barbares », à savoir les ethnies indigènes et les Phéniciens, d'autre part, les peuples dits « porteurs de civilisation », Grecs d'abord, Romains ensuite⁶. Les premiers s'insèrent dans un schéma d'occupation territoriale instable et de mentalité primitive, dominée par la fragmentation politique ; les seconds, plus évolués, sont compacts, donc puissants. Ils vont donc s'imposer sur la longue durée. Dans un tel cadre d'ensemble, les Phéniciens, ces nomades méditerranéens, diffuseurs de l'alphabet certes, mais fondamentalement hommes de négoce, roublards et pragmatiques, ne peuvent avoir laissé, en Sicile, qu'une marque labile. Telle est la manière dont les Grecs, dans leur « mémoire coloniale », ont mis en scène la présence phénicienne en Sicile, du moins les premiers temps de celle-ci.

Cette « mémoire coloniale » propose, par le biais de récits mythico-littéraires bien connus⁷, pour ce qui est du temps des fondations, un modèle de cohabitation conflictuelle qui voit les éléments indigènes ou orientaux se soumettre à la puissance irrésistible du conquérant grec. Héraclès, parcourant la Sicile, prend l'habitude de défaire les héros indigènes, perfides et malveillants, comme Eryx, et d'épouser les belles locales, y compris phéniciennes, comme Motyè ou Solous⁸. C'est bien une prise de possession que ces textes reflètent, par le biais du discours mythique, un processus qui implique une certaine violence, considérée comme « juste » en raison de la hiérarchisation culturelle sous-jacente dans tout discours colonial.

L'absence du moindre témoignage phénicien concernant l'arrivée de ce peuple en Sicile empêche une saine confrontation dialectique ; nous n'avons qu'une voix : celle des Grecs. Voilà pourquoi une analyse approfondie des conditions de production des sources grecques relatives aux débuts de la présence phénicienne en Sicile s'avère indispensable. La pièce majeure de ce dossier est l'Archéologie sicilienne de Thucydide. Elle va à présent retenir toute notre attention.

5 Anello, 2006.

6 Cusumano, 1994, *passim*.

7 Cusumano, 1994.

8 Jourdain-Annequin, 1989.

2. Thucydide : une « Archéologie » au prisme de l'actualité

Ce texte fondateur constitue un véritable « archétype » pour les études sur la Sicile archaïque⁹. L'historiographie moderne concernant la présence phénicienne en Sicile l'a utilisé systématiquement comme pièce principale pour reconstruire les étapes et les modalités de ce phénomène. Relisons d'abord le texte pour nous remémorer la dynamique coloniale qu'il propose :

[6,1,1] Τοῦ δ' αὐτοῦ χειμῶνος Ἀθηναῖοι ἐβούλοντο αὐθις μείζονι παρασκευῇ τῆς μετὰ Λάχτηος καὶ Εὐρυμέδοντος ἐπὶ Σικελίαν πλεύσαντες καταστρέψασθαι, εἰ δύναιντο, ἄπειροι οἱ πολλοὶ ὄντες τοῦ μεγέθους τῆς νήσου καὶ τῶν ἐνοικούντων τῶν πλήθους καὶ Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων, καὶ ὅτι οὐ πολλῶ τινι ὑποδέεστερον πόλεμον ἀνηροῦντο ἢ τὸν πρὸς Πελοποννησίους. Σικελίας γὰρ περίπλους μὲν ἐστὶν ὀλκάδι οὐ πολλῶ τινι ἔλασσον ἢ ὀκτὼ ἡμερῶν, καὶ τοσαύτη οὖσα ἐν εἰκοσισταδίῳ μάλιστα μέτρῳ τῆς θαλάσσης διείργεται τὸ μὴ ἥπειρος εἶναι.

[6,1,2] Ὡκίσθη δὲ ὧδε τὸ ἀρχαῖον καὶ τοσάδε ἔθνη ἔσχε τὰ ξύμπαντα. Παλαῖτατοι μὲν λέγονται ἐν μέρει τινὶ τῆς χώρας Κύκλωπες καὶ Λαιστρυγόνες οἰκήσαι, ὧν ἐγὼ οὔτε γένος ἔχω εἰπεῖν οὔτε ὀπόθεν ἐσήλθον ἢ ὅποι ἀπεχώρησαν· ἀρκείτω δὲ ὡς ποιηταῖς τε εἴρηται καὶ ὡς ἕκαστός πη γινώσκει περὶ αὐτῶν. Σικανοὶ δὲ μετ' αὐτοὺς πρῶτοι φαίνονται ἐνοικισάμενοι, ὡς μὲν αὐτοὶ φασί, καὶ πρότεροι διὰ τὸ αὐτόχθονες εἶναι, ὡς δὲ ἡ ἀλήθεια εὐρίσκεται, Ἴβηρες ὄντες καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἴβηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες, καὶ ἀπ' αὐτῶν Σικανία τότε ἡ νῆσος ἐκαλεῖτο, πρότερον Τρινακρία καλουμένη· οἰκοῦσι δὲ ἔτι καὶ νῦν τὰ πρὸς ἐσπέραν τὴν Σικελίαν. Ἰλίου δὲ ἀλσκομένου τῶν Τρώων τινὲς διαφυγόντες Ἀχαιοὺς πλοίοις ἀφικνοῦνται πρὸς τὴν Σικελίαν, καὶ ὁμοροὶ τοῖς Σικανοῖς οἰκήσαντες ξύμπαντες μὲν Ἑλυμοὶ ἐκλήθησαν, πόλεις δ' αὐτῶν Ἐρυξ τε καὶ Ἐγεστα. προσξυνώκησαν δὲ αὐτοῖς καὶ Φωκέων τινὲς τῶν ἀπὸ Τροίας τότε χειμῶνι ἐς Λιβύην πρῶτον, ἔπειτα ἐς Σικελίαν ἀπ' αὐτῆς κατενεχθέντες. Σικελοὶ δὲ ἐξ Ἰταλίας (ἐνταῦθα γὰρ ὄκουν) διέβησαν ἐς Σικελίαν, φεύγοντες Ὀπικοῦς, ὡς μὲν εἰκὸς καὶ λέγεται, ἐπὶ σχεδιῶν, τηρήσαντες τὸν πορθμὸν κατιόντος τοῦ ἀνέμου, τάχα ἂν δὲ καὶ ἄλλως πως ἐσπλεύσαντες. εἰσὶ δὲ καὶ νῦν ἔτι ἐν τῇ Ἰταλίᾳ Σικελοί· καὶ ἡ χώρα ἀπὸ Ἰταλοῦ βασιλέως τινὸς Σικελῶν, τοῦνομα τοῦτο ἔχοντος, οὕτω Ἰταλία ἐπωνομάσθη. ἐλθόντες δὲ ἐς τὴν Σικελίαν στρατὸς πολλὸς τοὺς τε Σικανοὺς κρατοῦντες μάχῃ ἀνέστειλαν πρὸς τὰ μεσημβρινὰ καὶ ἐσπέρια αὐτῆς καὶ ἀντὶ Σικανίας Σικελίαν τὴν νῆσον ἐποίησαν καλεῖσθαι, καὶ τὰ κράτιστα τῆς γῆς ὄκησαν ἔχοντες, ἐπεὶ διέβησαν, ἔτη ἑγγὺς τριακόσια πρὶν Ἑλλήνας ἐς Σικελίαν ἐλθεῖν· ἔτι δὲ καὶ νῦν τὰ μέσα καὶ τὰ πρὸς βορρᾶν τῆς νήσου ἔχουσιν. ὄκουν δὲ καὶ Φοίνικες περὶ πᾶσαν μὲν τὴν Σικελίαν ἄκρας τε ἐπὶ τῇ θαλάσῃ ἀπολαβόντες καὶ τὰ ἐπικείμενα νησιδία ἐμπορίας ἐνεκεν τῆς πρὸς τοὺς Σικελούς· ἐπειδὴ δὲ οἱ Ἕλληνες πολλοὶ

9 On citera ici quelques repères essentiels : Braccési, 1979, p. 53-86; Luraghi, 1991, p. 41-62; Tsakmakis, 1995; Sammartano, 1998; Alonso Nuñez, 2000; Caserta 2003; Zahrt, 2006, p. 629-655; Corcella, 2007, p. 53-70. Pour une première approche de ce texte, ainsi que de l'Archéologie du livre I, on pourra prendre pour guide Canfora, 1986.

κατὰ θάλασσαν ἐπεσέπλεον, ἐκλιπόντες τὰ πλείω Μοτύην καὶ Σολόεντα καὶ Πάνορμον ἐγγὺς τῶν Ἐλύμων ξυνοικίσαντες ἐνέμοντο, ξυμμαχία τε πίσυνοι τῇ τῶν Ἐλύμων, καὶ ὅτι ἐντεῦθεν ἐλάχιστον πλοῦν Καρχηδῶν Σικελίας ἀπέχει. Βάρβαροι μὲν οὖν τοσοῖδε Σικελίαν καὶ οὕτως ᾤκησαν.

[6,1,1] Cet hiver-là, les Athéniens décidèrent de lancer une nouvelle expédition navale en Sicile avec des forces supérieures à celles de Lakhès et d'Eurymédôn, et de s'en emparer, s'ils le pouvaient. La plupart d'entre eux n'avaient aucune connaissance de la grandeur de l'île et du nombre de ses habitants, Grecs et Barbares, et ne se rendaient pas compte du fait qu'ils entreprenaient une guerre à peu de chose près aussi difficile que celle qui les opposait aux Péloponnésiens. Pour un navire marchand, accomplir la circumnavigation de la Sicile ne nécessite pas moins de huit jours. Vaste comme elle l'est, l'île n'est séparée du continent que par un bras de mer de vingt stades tout au plus.

[6,1,2] Voici comment elle fut occupée depuis les origines et quels furent les différents peuples qui s'y établirent. Les habitants les plus anciens d'une portion du territoire, dit-on, furent les Cyclopes et les Lestrygons. Pour ma part, je n'ai aucune information quant à leur race, ni ne sais d'où ils venaient et où ils se sont retirés. Il faut se contenter de ce qu'ont dit les poètes et de ce que chacun sait à leur sujet.

Après eux, il semble que les Sicanes se soient, les premiers, établis dans ces lieux, comme ils l'affirment eux-mêmes, se prétendant même antérieurs, puisqu'autochtones. Mais, la vérité indique qu'ils étaient des Ibères, chassés par les Lygiens des rives du fleuve Sicanos en Ibérie. C'est d'eux que l'île, qui s'appelait auparavant Trinakria, prit alors le nom de Sicanie. Ils occupent, aujourd'hui encore, la partie occidentale de la Sicile. Après la prise d'Ilium, un groupe de Troyens, pour échapper aux Achéens, prit la mer en direction de la Sicile et, ce groupe s'étant établi aux confins des Sicanes, tous ensemble, ils prirent le nom d'Élymes; leurs cités sont Eryx et Egeste. Vinrent se joindre à eux quelques Phocidiens qui, au retour de Troie, avaient été jetés par une tempête d'abord sur les côtes de Libye puis en Sicile.

Des Sicules, originaires d'Italie (puisque'ils y habitaient jusque-là), passèrent en Sicile pour fuir les Opiques; selon toute vraisemblance et en conformité avec la tradition, ils franchirent le détroit sur des radeaux, en profitant d'un vent favorable, mais il se peut fort bien qu'ils aient employé un tout autre procédé. Il existe encore de nos jours des Sicules en Italie, et le pays tire son nom d'Italos, un roi sicule. Arrivés en Sicile, cette armée engagea la lutte contre les Sicanes, qu'ils défrent et repoussèrent vers le sud et l'ouest de l'île, de sorte que, au lieu de s'appeler Sicanie, l'île fut désignée par le nom de Sicile. Les Sicules s'emparèrent des parties les plus fertiles du territoire; puisque leur arrivée eut lieu environ trois cents ans avant la venue des Grecs. Actuellement encore, ils occupent le centre et le nord de l'île.

Des Phéniciens s'établirent également sur tout le pourtour de la Sicile, s'emparant des promontoires surplombant la mer et des îlots dans le voisinage, pour pratiquer le commerce avec les Sicules. Mais du moment que les Grecs débarquèrent en nombre en Sicile, ils abandonnèrent la plupart de leurs positions et s'établirent, en se regroupant, à Motyè, Solous et Panormos, au voisinage des Élymes, confiants dans l'alliance avec

les Élymes et dans le fait que, de là, la traversée de la Sicile vers Carthage était la plus courte. Tels sont donc les peuples barbares qui s'établirent en Sicile, et la manière dont ils le firent. (trad. C. Bonnet)

Le dernier paragraphe du texte propose un scénario familier aux spécialistes du « paysage phénicien », d'Orient et d'Occident : les promontoires, les îlots, le commerce, une certaine forme d'opportunisme géopolitique, le rapport privilégié avec Carthage, mais on notera d'emblée qu'il tourne le dos au schéma traditionnel de la création coloniale adossée à un archégète ou œciste. La description de Thucydide repose assurément sur une fine connaissance des stratégies territoriales des Phéniciens. Est-ce à dire qu'il faut supposer, à la source de ce témoignage, des données fiables, grecques et/ou phéniciennes, aujourd'hui perdues et susceptibles de fonder sa crédibilité ? Si ce passage a joui d'une autorité remarquable dans l'histoire des études sur la Sicile antique et sur l'expansion phénicienne en Méditerranée, il soulève pourtant une série de problèmes qu'il est bon d'explicitier :

- est-il pertinent de distinguer deux phases, chronologiques et géopolitiques, dans la présence phénicienne en Sicile : une présence éparse et purement commerciale, de type « emporique », sur tout le pourtour de l'île d'abord, une occupation stable et urbaine, avec une sorte de « synœcisme » avec les Élymes dans la partie occidentale de l'île, ensuite ?
- peut-on faire remonter aux premiers temps de la fondation des établissements occidentaux l'alliance avec les Élymes et l'axe privilégié avec Carthage ?
- pouvons-nous avaliser le scénario d'une migration d'Est en Ouest suscitée par l'arrivée massive des Grecs, avec un retrait quasiment spontané des Phéniciens face à la puissance des nouveaux arrivants ?

Si certaines de ces interrogations sont présentes chez les modernes¹⁰, elles n'ont, à mon sens, pas vraiment fait l'objet d'une enquête approfondie reposant sur une analyse minutieuse des ressorts du texte thucydidéen. Je me propose ici de mettre en avant deux données essentielles :

- a) l'Archéologie de la Sicile au livre VI repose sur les mêmes présupposés interprétatifs que l'Archéologie (tout court) du livre I ; il faut donc repartir de celle-ci, ainsi que du passage appelé la « Seconde Préface » (V, 26) pour comprendre la dynamique herméneutique à l'œuvre dans notre texte ;
- b) la vision que développe Thucydide de l'histoire et de la géopolitique de la Sicile est profondément marquée par le contexte contemporain dans lequel elle trouve sa source et sa motivation¹¹.

Le maître-mot de l'Archéologie du livre I est la *dynamis*, la « puissance » dont l'historien athénien entend suivre le développement depuis les origines jusqu'à la lutte frontale, d'une

10 Voir, par exemple, Falsone, 1995, p. 674-697, en part. p. 697, qui met bien en évidence les deux phases (« précoloniale » et « coloniale ») et s'interroge sur l'absence de traces phéniciennes dans le secteur oriental de l'île, ainsi que sur la chronologie sous-jacente au texte de Thucydide. Sur l'articulation entre l'avant et l'après de la colonie mis en récit, voir Calame, 1996.

11 Ces deux lignes interprétatives sont déjà énoncées et remarquablement analysées par Sammartano, 1998, p. 202-255, dont je reprends ici les éléments essentiels dans la perspective spécifique qui est la mienne.

ampleur jamais connue, entre les deux puissances de son époque, Athènes et Sparte¹². Pas de passé sans cité, chez Thucydide: aux origines, la vie en communauté, une sorte d'état pré-politique, est marquée par l'instabilité, le manque de moyens, surtout militaires, l'absence de contacts et de rayonnement. La genèse de l'état social que l'auteur retrace repose sur un principe herméneutique clairement énoncé, à savoir la permanence, à travers le temps, de la nature humaine, *to anthrôpinon*¹³, qui fonde la validité de l'exploration analogique du passé. Comme le dit très justement Pascal Payen, c'est dans le passé que Thucydide trouve les critères d'intelligibilité du présent. Nous allons y revenir.

Les travaux de F. Hartog¹⁴, entre autres, ont ultérieurement mis en relief les présupposés épistémologiques de la démarche de Thucydide, à savoir que seul le présent peut être appréhendé sur une base solide, qui est celle de l'*autopsie*, de l'« évidence » conférant une scientificité, donc une utilité politique, au sens large, à l'*historia*, l'enquête¹⁵. Par conséquent, tout ce qui ne relève pas de l'évidence, mais de la mémoire est aléatoire, souvent fautif et fourvoyant, en tout cas dénué de fiabilité. C'est l'histoire du temps présent, reposant sur l'évidence, que Thucydide entend promouvoir, contre le récit aléatoire du passé proposé par les logographes. Son récit distingue du reste soigneusement ce qui relève du registre du *legetai*, la « tradition », le « on-dit », et ce qui appartient à l'évidence, *phainetai*, les données issues de l'autopsie, qui entraînent la conviction (*pistis*). Dans cette optique, le passé lointain de la Sicile est une sorte de *no man's land* que Thucydide aborde avec circonspection, voire méfiance, en ponctuant son exposé de réserves sur la crédibilité des éléments de la tradition et sur les connaissances effectives des Athéniens. Le fait est que, pour traiter son sujet, il n'avait pas le « choix des armes ». Il ne renonce pas totalement à faire écho aux traditions littéraires, mais manifeste des réserves quant à l'autorité des poètes; il évoque avec un grand scepticisme le thème de l'autochtonie et, enfin, échappe totalement au modèle du héros éponyme ou œciste, tellement en vogue dans la tradition logographique. Ni Kokalos, ni Sikélos, ni Eryx, ni Motyè, etc. ne sont intégrés dans son scénario. La seule logique qui l'intéresse est d'ordre *géopolitique*, et non *généalogique*, puisque son point d'aboutissement et de départ, à la fois, est constitué par la Guerre du Péloponnèse¹⁶.

Face à une situation heuristique si périlleuse, Thucydide recourt à un modèle de lecture du passé inspiré par le présent. Or, à son époque, c'est l'empire athénien qui incarne la *dynamis*. Sa domination tient à divers éléments, en particulier la flotte, la disponibilité de numéraire et de puissants remparts. Thucydide va donc projeter dans le passé, en pratiquant une histoire à rebours, les éléments constitutifs de la puissance athénienne. L'Archéologie du livre I propose, de fait, une théorie du progrès, évolutionniste, voire téléologique, reposant

12 Pour une étude des catégories opérantes dans les premiers chapitres du livre I, voir Payen, 2006, p. 137-154 (avec toute la bibliographie antérieure).

13 C'est le célèbre passage de Thucydide, I, 22.

14 Hartog, 2006.

15 Voir en particulier I, 22, 2 et V, 26, 5.

16 Ce qui ne veut pas dire que Thucydide fasse l'économie des sources d'histoire locale, comme Antiochos de Syracuse, le premier historien de la Sicile, auteur, en neuf livres, d'une synthèse sur l'île et d'un ouvrage sur l'Italie. Sur Antiochos, cf. Sammartano, 1998; Luraghi, 2002, p. 55-89; Cuscunà, 2003.

sur des stades de développement dont les indices, les « évidences », sont en particulier la maîtrise des mers, la fortification des espaces habités et l'enrichissement par le biais du commerce et du système tributaire¹⁷. On aurait donc tort de lire l'Archéologie initiale comme un texte ethnographique *ante litteram*; la démarche est tout autre et relève plutôt de la modélisation historique. Un dernier élément mérite d'être souligné, c'est le rôle de la dynamique migratoire dans la phase pré-politique: « car les habitants changeaient souvent de région, sous la pression d'arrivants sans cesse plus nombreux », écrit Thucydide (I, 2), une affirmation qui trouve dans la description du déplacement des Phéniciens en Sicile, d'Est en Ouest, une démonstration très efficace. L'effet d'écho entre les deux Archéologies apparaît, dans ce cas, tout à fait manifeste. Le nomadisme, l'instabilité, les mouvements migratoires constituent des traits distinctifs d'une gestion archaïque de la puissance, par opposition à la gestion moderne qu'illustre Athènes, dominant l'Égée depuis l'Acropole.

3. L'expédition de Sicile: le passé au secours du présent

Le texte qui nous intéresse affiche une articulation très explicite entre présent et passé¹⁸. Thucydide, avec le livre VI, entame le récit de la dramatique expédition navale des Athéniens en Sicile, en 415 av. J.-C. C'est un moment de rupture dans la Guerre du Péloponnèse, un tournant tragique qui marque le début d'une fin inexorable pour l'empire athénien¹⁹. Thucydide évalue cette initiative comme une erreur – *post eventum* certes, mais il y a fort à parier que tel fut son diagnostic d'emblée – imputable à l'ignorance des Athéniens qui ne surent calculer les risques encourus. Le bon politicien est celui qui est en mesure de prévoir, de la même manière que Thucydide, observant les débuts de la Guerre du Péloponnèse, en a perçu d'emblée les effets profonds. L'histoire a une valeur heuristique dans une perspective politique²⁰. Le long excursus sur l'histoire du peuplement de la Sicile n'est donc pas purement informatif: il a une fonction explicative. Fidèle à sa propédeutique politique, Thucydide défend l'option selon laquelle une connaissance approfondie de la réalité du terrain (dimensions, densité du peuplement, positionnement géopolitique) et de son histoire assure des moyens d'action fondés et efficaces. L'ignorance, la superficialité de la classe politique sont ici l'objet d'une dénonciation éclatante: pour avoir sous-évalué l'importance de l'adversaire et sa puissance (qui résulte, on le sait désormais, d'un processus historique), les Athéniens sont allés droit à la catastrophe. Thucydide souligne implicitement la valeur de l'outil intellectuel qu'il forge – *ktèma es aei* –, à savoir l'analyse historique, qui a pour ambition de prévoir tous les présents à venir.

17 Très tôt, pour les Grecs, la Sicile a une fonction « tributaire », en ce qui concerne les fournitures de blé. Dès les Guerres médiques, Gélon est invité à envoyer du blé aux Grecs (Hérodote, VII, 158, 4). Ce rôle sera perpétué par les Romains. On notera cependant le vif intérêt que Thucydide, selon un modèle aristocratique, porte à la richesse de la terre dans les différentes régions de la Sicile.

18 Reste fondamentale l'analyse de Liebeschutz, 1968, p. 289-306.

19 Cataldi, 1990 et 1992. Voir aussi la belle analyse de Giangiulio, 1997, p. 865-887, qui part de la lecture de Gaetano De Sanctis. Plus récemment Kallet-Marx 2001.

20 Cf. I, 1, 2 et I, 22, 3, où le verbe *heuriskô* caractérise la démarche de Thucydide.

Dans sa présentation de la Sicile, Thucydide va donc mettre l'accent sur les éléments qui font d'elle une proie redoutable²¹ : son étendue, la densité et la diversité de sa population, ancrée dans le territoire depuis longtemps, hellénisée certes, mais fondamentalement barbare d'origine. L'idée d'une Sicile grecque prête à appuyer l'entreprise athénienne est un leurre et les dynamiques géopolitiques qui prévalent dans ce vaste territoire sont complexes et stratifiées²². L'Archéologie sicilienne de Thucydide recèle donc, en filigrane, une vive critique à l'égard de certains hommes politiques incompetents et responsables de l'échec de l'expédition.

Le chapitre 2 du livre VI, juste après l'Archéologie, met du reste en scène les débats qui eurent lieu sur ce thème à l'Assemblée, qui virent s'opposer, en particulier, l'avis négatif de Nicias et celui, positif, d'Alcibiade. Le premier apparaît comme le porte-parole de l'analyse lucide et critique de Thucydide : « on avait, estimait-il, saisi un prétexte²³ à la fois futile et fallacieux pour se lancer dans la conquête de la Sicile, entreprise qu'il jugeait bien ambitieuse »²⁴. Nicias exprime la crainte qu'une défaite n'entame sérieusement la *puissance* d'Athènes et ajoute que, quand bien même on emporterait la victoire sur Syracuse, on ne parviendrait jamais à maintenir tous les peuples de la Sicile sous la houlette athénienne : « Ils sont si loin et si nombreux »²⁵. Le jeu de miroir entre l'analyse proposée par Thucydide au chapitre I du livre VI et les propos mis dans la bouche de Nicias est évident. La seconde intervention de Nicias²⁶, après le discours optimiste d'Alcibiade, renforce cette impression, puisque le stratège argumente son point de vue sur la puissance des cités de Sicile et leur indépendance par des données concrètes qui démontrent sa connaissance réelle du terrain et des réalités. Le mépris qu'exprime Nicias à l'égard d'Alcibiade fait probablement, de la même manière, écho à l'appréciation personnelle de Thucydide : agissant pour des raisons personnelles, « il ne cherche qu'à éblouir avec son écurie de course et compte que ce poste l'aidera à subvenir à ses prodigalités »²⁷.

Dans la réponse d'Alcibiade, telle que la reconstitue Thucydide, on peut aussi glaner des éléments qui font écho à l'Archéologie. Ainsi en va-t-il du désir attribué au jeune politicien de conquérir non seulement la Sicile, mais aussi Carthage²⁸, dont l'historien avait noté la proximité par rapport à l'île. Contrairement à Nicias, dont les deux discours sont orientés vers la cité, vers les intérêts communs, vers la sécurité des hommes et des biens, Alcibiade met en scène sa personne et ses ambitions. Thucydide évoque du reste, à son sujet, le soupçon qu'il

21 Et non pas une « terra splendida e facile da possedere », comme dans le discours colonial que nous évoquons ci-dessus. Cf. *supra*, n. 2. Voir cependant le texte de Strabon VI, 2, 2, qui s'inspire d'Éphore et souligne l'*oudeneia* des habitants de la Sicile et l'*aretè* de la région. Cf. Cusumano, 1994.

22 Constantakopoulou, 2007, remarque que Thucydide, parlant de cette région, la qualifie d'« île » à deux reprises seulement, et l'appelle partout ailleurs (135 fois) « Sicile », ce qui semble bien indiquer que son insularité n'est pas, pour lui, déterminante. C'est un territoire à part entière qui ne peut être assimilé aux îles de l'Égée sur lesquels Athènes a vocation à exercer son *archè*.

23 On notera que Nicias manie ici la catégorie thucydidéenne de la *prophasis*.

24 VI, 2, 8.

25 VI, 2, 11.

26 VI, 2, 20-23.

27 VI, 2, 10. Par cette recherche d'effet facile, Alcibiade est le repoussoir de Thucydide, dont la démarche présente « peu de charme » (I, 22, 4), mais se distingue par son utilité.

28 VI, 2, 15.

aspirât à la tyrannie²⁹. Le contraste est savamment construit par l'historien. Concernant la Sicile et ses populations, l'élève de Socrate énonce une appréciation à l'emporte-pièce : « Ne renoncez pas à l'expédition de Sicile, sous prétexte que nous nous attaquons là à forte partie. Les cités de l'île n'ont qu'une population gonflée par un ramassis de gens de toutes provenances »³⁰. Alcibiade, qui évoque pourtant « les renseignements que j'ai », sous-estime l'attachement des divers peuples à leur terroir que Thucydide, lui, souligne bien à travers l'archaïcité de leur enracinement. L'historien énonce aussi la logique expansionniste inhérente à l'empire : « avancer ou mourir », est un peu son message³¹. C'est là un des rares passages de l'œuvre de Thucydide où l'historien engage, discrètement, une réflexion sur le destin d'Athènes et de son impérialisme, sur la perversité des mécanismes d'expansion et sur la nécessaire recherche d'un équilibre dans la modération³².

Ces éléments indiquent à quel point l'Archéologie du livre VI est enchâssée, imbriquée dans l'analyse du présent immédiat de l'expédition athénienne en 415. Thucydide, loin d'être un recenseur « objectif » du passé ethnographique de la Sicile, pose habilement des jalons ou dresse le décor pour la joute tragique entre Nicias et Alcibiade, au cours de laquelle se joue le destin d'Athènes. Dans l'économie du récit thucydidéen de la Guerre du Péloponnèse, l'expédition de Sicile fait du reste suite à un autre épisode célèbre, aux implications politiques et éthiques considérables : le dialogue des Méliens³³ sur l'usage légitime ou non de la violence politique. Or, au chapitre 113 du livre V, Thucydide attribue aux Athéniens la réflexion suivante, adressée aux Méliens, qu'on sent inspirée par sa propre philosophie de l'histoire : « Dans tous les cas, à en juger par la décision que vous avez prise, il nous paraît que vous êtes bien le seul peuple à fonder son jugement sur ce qu'il attend de l'avenir plutôt que sur les données concrètes qu'il a sous les yeux ». Le tragique sort des Méliens, exposé laconiquement au chapitre 116 – juste avant que ne débute le récit de l'expédition de Sicile – « ceux-ci [les Athéniens] massacrèrent tous les hommes en âge de servir qui tombèrent entre leurs mains. Les femmes et les enfants furent vendus comme esclaves » conduit au cœur même de l'œuvre de Thucydide : l'action politique, l'exercice du pouvoir de décision. Le fonder sur l'avenir au lieu de l'asseoir sur la connaissance éprouvée du passé est un non-sens qui conduit au drame et à l'échec. L'avertissement était lancé ; le théâtre sicilien pouvait se déployer, qui allait en fournir une autre illustration grandiose, interne à Athènes³⁴.

29 VI, 15, 4 et VI, 60.

30 VI, 2, 17.

31 VI, 2, 18.

32 Dans le même ordre d'idées, voir aussi les réflexions énoncées en I 140-144 et II, 48-57 et 65. Harrison, 2000, p. 84-95, propose un parallèle intéressant avec le livre VII d'Hérodote. Sur les rapports entre guerre et paix dans l'espace méditerranéen, hier comme aujourd'hui, avec des éléments de réflexion intéressants pour relire Thucydide, Aron, 1962 et El Mechat, 2005. Je remercie Hinnerk Bruhns pour m'avoir orientée vers cette lecture.

33 V, 85-116. Cf. Butti, 2007, p. 27-58 sur le concept de « raison d'État », central dans ce texte et dans les lectures modernes qui en ont été faites.

34 De ce point de vue, l'expédition de Sicile renverse la perspective mélienne, tout en illustrant l'application du même principe, à savoir la mise en œuvre de la *dynamis* sans discernement, sans réflexion préalable fondée sur l'heuristique historique.

Avant de revenir aux Phéniciens, qui constituent l'objet initial de notre analyse, un élément doit encore retenir notre attention. Comme les précédents, il est révélateur de l'actualité du regard que Thucydide porte sur le passé des origines. Il s'agit du thème des alliances. Les Phéniciens, nous dit Thucydide, initialement implantés sur tout le pourtour de l'île, cédèrent aux Grecs leurs positions stratégiques pour le contrôle des circuits d'échanges maritimes en Sicile orientale et se replièrent sur des établissements situés à l'autre extrémité de l'île, confiants dans leur alliance avec les Élymes. On ne dispose évidemment d'aucune confirmation épigraphique ou littéraire d'une alliance aussi ancienne entre Élymes et Puniqes³⁵, mais, en revanche, on la voit bien à l'œuvre à l'époque de Thucydide. C'est, en effet, Ségeste, cité élyme, qui sollicite l'aide d'Athènes et de Carthage pour lutter contre Sélinonte et Syracuse, dans les années qui nous intéressent³⁶. La question des alliances³⁷ semble du reste avoir été un argument de poids dans les discours et la propagande des politiciens.

Ainsi Nicias et Alcibiade y font-ils allusion dans leurs interventions à l'Assemblée. Pour le premier, dont la prudence recueille sans doute l'assentiment implicite de Thucydide, il faut éviter de multiplier les alliances³⁸ « avec des gens que nous devons secourir quand ils seront en difficulté, mais sur l'appui desquels nous ne pourrons nous-mêmes compter en cas de besoin »³⁹. De surcroît, s'agissant des Ségestains, Nicias souligne le fait que ce sont des Barbares que l'on ferait bien de laisser régler leurs problèmes seuls. Le son de cloche, chez Alcibiade, est tout différent : ce sont des alliés, il faut les secourir ; l'alliance avec eux servait à harceler en Sicile les ennemis d'Athènes (c'est-à-dire Syracuse). La logique de l'empire veut que l'on se porte « avec empressement au secours de tous ceux, Barbares ou Grecs, qui, successivement, réclamaient notre assistance »⁴⁰, car renoncer à conquérir, c'est mourir.

Le débat, on le voit, porte sur divers thèmes, en particulier sur la validité des parentèles ethniques comme fondement de la politique internationale, sur la portée pratique et éthique des alliances et sur le destin des empires. Les premières sont tellement exposées aux manipulations idéologiques qu'elles ne peuvent constituer une base rationnelle de l'action politique. Certes, les Syracusains sont censés être apparentés aux Spartiates, mais la cité

35 Vanotti, 2002, p. 91-101. Sur les Élymes, on consultera De Vido, 1997 et, sur leur rapport avec les Phéniciens, Gallo, 1992, p. 315-340. Le binôme Phéniciens-Élymes est cependant documenté dès 580 av. J.-C., à propos de l'entreprise de Pentathlos (récit d'Antiochos, cité par Pausanias, X, 11, 3, avec variante dans Diodore, V, 9, 2), et de celle de Dorieus qui y perd la vie (Hérodote, V, 46). Thucydide projette donc dans un passé lointain une collaboration solidement ancrée dans les réalités du VI^e et du V^e siècles.

36 Cf. Diodore, XII, 82, 7. Les Ségestains s'adressent d'abord aux Agrigentins, puis aux Syracusains et enfin aux Carthaginois pour lutter contre Sélinonte. Voir les allusions à ces négociations difficiles dans Thucydide, VI, 6 et VI, 46, 3. Sur ces questions, Alessandrì, 1992, p. 13-61 et 1997, p. 9-40; Anello, 1992, p. 63-98 et 1997, p. 41-75; Cataldi, 2007, p. 421-470.

37 Pour leurs attestations épigraphiques, voir IG I³ 11 (Athènes-Ségeste) et IG I³ 53-54 (Athènes avec Rhégion et Leontinoi). Je n'entre pas dans l'épineux débat sur leur datation ; il s'agit en tout cas d'alliances conclues dans la période de l'expédition de 415.

38 Ce thème ressortit encore à la question de l'expansion anarchique de l'empire, source d'affaiblissement et de déclin, évoqué ci-dessus.

39 VI, 2, 13.

40 VI, 2, 18.

de Syracuse ne renferme pas pour autant une population totalement homogène⁴¹, de sorte qu'invoquer, dans l'analyse politique, le concept d'*homoiotropia* ou celui de *syngeneia* n'est guère sérieux⁴². Les Élymes, quant à eux, d'origine troyenne comme le rappelle Thucydide, ne sont pas des Barbares comme les autres; ils sont davantage assimilables, plus proches. Cependant, pour faire échec à cette lecture philo-athénienne de leurs origines, d'autres factions avaient développé un discours opposé, philo-spartiate, qui rattachait Eryx, le haut-lieu élyme, à la campagne de Dorieus, le roi laconien⁴³. C'est que, dans la perspective du contrôle de la Sicile, l'alliance avec les Élymes représentait un enjeu majeur.

Faire appel à des facteurs émotifs, sentimentaux, au lieu de raisonner sur des évidences sûres, conduit à poser des diagnostics politiques erronés. On ajoutera le fait que les événements de la Guerre du Péloponnèse avaient placé au centre de l'attention la question des alliances et des traités qui pesaient de tout leur poids sur le destin d'Athènes⁴⁴. Sur la base de ces éléments, on peut donc penser que la mention de l'alliance entre les Phéniciens et les Élymes, et sa projection dans un passé lointain répond, elle aussi, à une sorte d'« air du temps » dont toute l'Archéologie sicilienne de Thucydide est imprégnée.

4. Tentative de retour aux Phéniciens

À la lumière des éléments glanés jusqu'ici, comment est-on autorisé à répondre à la question suivante: « le scénario thucydidéen concernant les origines de la présence phénicienne en Sicile a-t-il une certaine crédibilité historique? ». Certes, Solonte, Palerme et Mozia sont parmi les établissements phénico-puniques les plus significatifs de Sicile. Assurément, l'occupation des promontoires maritimes et des îlots proches du continent constitue-t-elle une marque distinctive des paysages phéniciens et puniques. Sans aucun doute la présence phénicienne en Sicile eut-elle, à l'origine, des motivations commerciales. Mais, si l'on exclut ces généralités, dont Thucydide était au courant, comme bien des Grecs sans doute, il faut reconnaître que la lecture que l'historien d'Athènes propose du peuplement de la Sicile, non sans reposer sur telle ou telle source, comme Antiochos de Syracuse, trouve son inspiration principale dans le présent. Qu'il s'agisse de l'alliance avec les Élymes, de la proximité de Carthage, de l'effacement face aux Grecs, la lecture de Thucydide est « moderne », ancrée dans les problèmes et les débats du V^e siècle, nourrie d'une certaine conception du développement historique et corrélée à la réflexion de l'auteur sur les modalités de l'action politique dans les présents à venir.

41 Sur la composition du corps civique de Syracuse, voir Hérodote, VII, 156.

42 Nicias y fait allusion (Thucydide, VI, 20) dans son discours pour dissuader les Athéniens d'intervenir. Le motif réapparaît en VIII, 96. Sur ce concept, Curty, 1995; Sammartano, 2007, p. 207-235.

43 Cf. Hérodote, V, 46. Thucydide n'y fait aucune allusion. Sur Dorieus, cf. Braccisi, 1999.

44 Cf. notamment, dans le discours de Nicias, VI, 2, 10: « Peut-être vous imaginez-vous que les traités qu'Athènes a conclus ont quelque solidité et sans doute, tant que vous ne bougerez pas, ces traités conserveront-ils une existence au moins nominale... ».

En définitive, en l'absence de traces archéologiques phéniciennes ailleurs que dans la partie occidentale de l'île⁴⁵, on regardera avec circonspection le scénario dressé par Thucydide concernant l'arrivée des Phéniciens: venus d'Orient, ils auraient d'abord investi, depuis l'Est, l'ensemble des côtes siciliennes, pour se retirer, dans un second temps, dans la partie occidentale de l'île, sous la pression des Grecs. Instables, épars, orientés vers le commerce, obligés de s'allier aux Élymes, les Phéniciens apparaissent comme des comparses au sein d'une construction historiographique dont le sens est révélé par ce qui précède et ce qui suit.

En définitive, au cœur du discours de Thucydide, se trouvent les faits du présent: le destin d'Athènes et son empire⁴⁶, l'expédition manquée, les questions de leadership au sein de la cité dans l'ère post-péricléenne, les responsabilités de la classe politique, volontiers démagogique et dangereusement divisée. Radiographie d'un déclin: voilà le thème central du livre VI; élaboration d'un instrument intellectuel reposant sur l'heuristique historique et visant à la gestion de l'action politique dans les présents successifs: tel est l'enjeu de l'œuvre écrite de Thucydide. C'est en ce sens qu'elle pouvait prétendre à être un *ktèma es aei*.

Bibliographie

- ALESSANDRÌ, S., 1992, Atene e gli Elimi, dans *Atti delle Prime Giornate Internazionali di studi sull'area elima (Gibellina 19-22 sett. 1991)*, Gibellina-Pise, p. 13-61.
- ALESSANDRÌ, S., 1997, Gli Elimi dalla spedizione ateniese in Sicilia del 415 al trattato siracusano-punico del 405, dans *Atti delle Seconde Giornate Internazionali di studi sull'area elima (Gibellina 22-26 ott. 1994)*, Gibellina-Pise, p. 9-40.
- ALONSO NUÑEZ, J.M., 2000, *Die Archäologien des Thukydidés*, Konstanz.
- AMADASI GUZZO, M.G., 2006, Epigrafi e storia politica fenicia e punica in Sicilia, dans *Guerra e pace in Sicilia e nel Mediterraneo antico (VIII-III sec. a.C.)*. Arte, prassi e teoria della pace e della guerra. *Atti delle Ve giornate internazionali di studi sull'area elima*, Pise, p. 693-702.
- ANELLO, P., 1992, Segesta e Atene, dans *Atti delle Prime Giornate Internazionali di studi sull'area elima (Gibellina 19-22 sett. 1991)*, Gibellina-Pise, p. 63-98.
- ANELLO, P., 1997, Lo "stato" elimo nel VI e V sec. a.C., dans *Atti delle Seconde Giornate Internazionali di studi sull'area elima (Gibellina 22-26 ott. 1994)*, Gibellina-Pise, p. 41-75.
- ANELLO, P., 2006, *Ethne e religioni nella Sicilia antica*, Rome.
- ARON, R., 1962, *Paix et guerre entre les nations*, Paris.
- BONNET, C., 2006, La religione fenicia e punica in Sicilia, dans P. Anello et alii (éd.), *Ethne e religioni nella Sicilia antica*, Rome, p. 205-216.
- BRACCESI, L., 1979, Trattazione storica, dans E. Gabba et G. Vallet (éd.), *Storia della Sicilia*, Naples, I, p. 53-86.
- BRACCESI, L., 1999, L'enigma Dorico, dans *Hesperia. Studi sulla Grecità d'Occidente* 11.

45 Pour une trace à l'intérieur, voir Bonnet, 2006, 210-212, pour Monte Adranone et Colle Madore.

46 On relèvera du reste, encore, dans le cadre des affaires siciliennes, l'important discours d'Euphèmos aux Camarinienis en faveur du renouvellement de leur alliance, où est longuement affrontée la question de la genèse de l'empire et de son utilité: VI, 82-87.

- BUTTI DE LIMA, P., 2007, I Melii in attesa della 'revanche', *Anabases*, 5, p. 27-58.
- CALAME, C., 1996, *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque. La création symbolique d'une colonie*, Lausanne.
- CANFORA, L., 1986, *La Guerra del Peloponneso*, 2 vol., Bari.
- CASERTA, C., 2003, *La voce muta. Memoria collettiva, scrittura, identità ne La guerra del Peloponneso*, Palermo (= *Hormos. Quaderni di storia antica* 5).
- CATALDI, S., 1990, *Prospettive occidentali allo scoppio della guerra del Peloponneso*, Pise.
- CATALDI, S. (éd.), 1992, *Plous es Sikelian. Ricerche sulla seconda spedizione in Sicilia*, Alessandria.
- CATALDI, S., 2007, Atene e l'Occidente: trattati e alleanze dal 433 al 424, dans A. Greco, M. Lombardo, (éd.), *Atene e l'Occidente. I grandi temi*, Athènes, p. 421-470.
- CONSTANTAKOPOULOU, C., 2007, *The Dance of the Islands: Insularity Networks, the Athenian Empire, and the Aegean World*, Oxford.
- CORCELLA, A., 2007, Atene e l'Occidente nella storiografia del V sec. a.C., dans A. Greco, M. Lombardo, (éd.), *Atene e l'Occidente. I grandi temi*, Athènes, p. 53-70.
- CURTY, O., 1995, *Les parentés légendaires entre cités grecques: catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme suggeneia et analyse critique*, Genève.
- CUSCUNÀ, C., 2003, *I frammenti di Antioco di Siracusa. Introduzione, traduzione e commento*, Alessandria.
- CUSUMANO, N., 1994, *Una terra splendida e facile da possedere: I Greci e la Sicilia*, Rome.
- DE VIDO, S., 1997, *Gli Elimi: storie di contatti e di rappresentazioni*, Pise.
- DULUCQ, S. et alii, 2007, *Les mots de la colonisation*, Toulouse.
- EL MECHAT, S. 2005, La Méditerranée, "paix et guerres entre les nations", *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 70, Crises, conflits et guerres en Méditerranée (tome 1). Mis en ligne le 12 mai 2006. URL : <http://cdlm.revues.org/document875.html> - Consulté le 24 février 2009.
- FALSONE, G., 1995, Sicile, dans V. Krings (éd.), *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*, Leiden, p. 674-697.
- GALLO, L., 1992, Alcune considerazioni sui rapporti elimo-punici, dans *Atti delle Prime Giornate Internazionali di studi sull'area elima (Gibellina 19-22 sett. 1991)*, Gibellina-Pise, I, p. 315-340.
- GIANGIULIO, M., 1997, Atene e la Sicilia occidentale dal 424 al 415, dans *Atti delle Seconde Giornate Internazionali di studi sull'area elima (Gibellina 22-26 ott. 1994)*, Gibellina-Pise, p. 865-887.
- HARRISON, T., 2000, Sicily in the Athenian Imagination: Thucydides and the Persian Wars, dans C. Smith et J. Serrati (éd.), *Sicily from Aeneas to Augustus. New Approaches in Archaeology and History*, Edinburgh, p. 84-95.
- HARTOG, F., 2006, *Évidence de l'histoire*, Paris.
- JOURDAIN-ANNEQUIN, C., 1989, *Héraclès aux portes du soir: mythe et histoire*, Paris-Besançon.
- KALLET-MARX, L., 2001, *Money and corrosion of power in the Sicilian expedition and its aftermath*, Berkeley-Los Angeles-Londres.
- LIEBESCHUTZ, W., 1968, Thucydides and the Sicilian Expedition, *Historia*, 17/3, p. 289-306.

- LURAGHI, N., 1991, Fonti e tradizioni nell'*archaiologia* siciliana (per una rilettura di Thuc. 6, 2-5), *Hesperia* 2, *Studi sulla grecità d'Occidente*, Rome, p. 41-62.
- LURAGHI, N., 2002, Antioco di Siracusa, dans R. Vattuone (a cura di), *Storici greci d'Occidente*, Bologne, p. 55-89.
- NIGRO, L. (a cura di), 2004, *Mozia – X. Zona C. Il Kothon; Zona D. Le pendici occidentali dell'Acropoli; Zona F. La Porta Ovest*, Rome.
- NIGRO, L. (a cura di), 2005, *Mozia – IX. Zona C. Il Kothon*, Rome.
- PAYEN, P., 2006, Préhistoire de l'humanité et temps de la cité: l'Archéologie' de Thucydide, *Anabases*, 3, p. 137-154.
- SAMMARTANO, R., 1998, Origines gentium Siciliane. *Ellanico, Antioco, Tucidide*, Rome.
- SAMMARTANO, R., 2007, Sul concetto di *oikeiotes* nelle relazioni interstatali greche, dans Daverio Rocchi, G., éd., *Tra concordia e pace. Parole e valori della Grecia antica*, Milan (= *Quaderni di Acme*, 92).
- TSAKMAKIS, A., 1995, *Thukyides über die Vergangenheit*, Tübingen.
- VANOTTI, G., 2002, L'identità etnica degli Elimi e le ragioni della politica, in L. Moscati Castelnuovo (éd.), *Identità e prassi storica nel Mediterraneo antico*, Milan, p. 91-101.
- ZAHRNT, M., 2006, Sicily and Southern Italy in Thucydides, dans A. Rengakos et A. Tsakmakis (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden – Boston, p. 629-655.